

Marseille, le 9 novembre 2007

Éminences, Excellences,  
Cher Père Etchegaray,

Après les salutations de Mgr Pontier et la présentation de votre dernier livre, « *J'ai senti battre le cœur du monde* » par M. Barré, il me revient, avant de vous donner la parole, de vous adresser quelques mots, en tant que prêtre du diocèse de Marseille.

Bien sûr, je me souviens de nos premières rencontres à l'époque où, jeune séminariste, je découvrais à travers vous le visage et la mission d'un évêque. Je n'oublie pas que c'est vous qui m'avez envoyé faire des études théologiques à Paris et que c'est à Villejuif, dans la banlieue parisienne, que vous m'avez ordonné diacre en 1983.

Ce soir, nous sommes réunis autour de vous, non pas pour célébrer un personnage (cela ne vous conviendrait guère, et quand je vous ai dit que je dirais quelques mots, vous m'avez répondu : « *surtout pas une oraison funèbre !* »), mais bien plutôt pour nous laisser guider par le pasteur que vous êtes, pasteur infatigable et qui n'a pas encore fini sa course, pasteur qui a pris des rides mais n'a pas perdu ses rêves, pasteur dont l'unique question, qui d'ailleurs est le titre de l'un de vos livres, question pour chaque soir et pour chaque nouveau matin, est celle-ci : « *qu'ai-je fait de Jésus Christ ?* » Alors pour préparer ces quelques mots, j'ai essayé, tant bien que mal, de vous suivre à la trace à travers vos écrits, pour tenter de comprendre comment vous avez, vous, suivi le Christ tout au long de cette grande randonnée de la vie, comment vous avez écrit votre « *cinquième évangile* », pour reprendre le titre du roman italien de Mario Pomilio, et, du coup, quels sont les traits saillants du visage du Christ que, comme pasteur et comme disciple, vous nous donnez à contempler. Il y aurait, bien sûr, une foule de choses à dire, mais, pour ne pas être trop long, je n'ai retenu que quatre traits que je voudrais maintenant brièvement esquisser.

Le premier trait du visage du Christ que l'on découvre à votre écoute, ce sont *ses racines humaines*, des racines pétries de la culture et de l'histoire du *peuple juif*. Votre Jésus est aussi juif que vous vous êtes basque, et les figuiers de Nazareth comptent autant pour lui que comptent pour vous les piments d'Espelette ! Mais cet enracinement historique et géographique est bien plus qu'une simple anecdote teintée d'exotisme. C'est le cœur même du Mystère de l'incarnation. C'est le cœur du Mystère de toute vie, dès lors qu'elle

ne renie pas ses racines, mais laisse l'Esprit du Christ les transfigurer, à l'image de tous ces témoins dont la foi a collé à la vie, autant que la glaise de chez eux avait collé à leurs semelles. Et c'est parce que nous savons bien que la glaise de Marseille n'a jamais fini de coller à vos semelles de cardinal que nous sommes si heureux de vous retrouver chaque fois que vous revenez et que nous sommes si fiers de savoir que lorsque vous voyagez ailleurs, c'est un peu de Marseille que vous emportez avec vous ! J'ajoute que la prise au sérieux des racines juives de la foi chrétienne est pour vous comme le centre de gravité d'une approche théologique de la pluralité des cultures et des religions. Et vous savez combien ici, à l'ISTR de Marseille et dans la revue *Chemins de dialogue*, nous avons à cœur de travailler dans cette ligne, celle de l'esprit d'Assise auquel vous avez tant contribué.

Le deuxième trait du visage du Christ que, me semble-t-il, vous nous apprenez à dessiner, c'est, après son enracinement dans la culture et la foi juives, ce que saint Paul appelait son activité de *récapitulation*. Le Christ est celui en qui le Père veut tout « récapituler » par l'Esprit, toutes les choses du ciel et de la terre. Dès lors, rien de ce qui est humain n'est étranger au Mystère du Christ. « *O admirable échange, dites-vous souvent, qui fait que Dieu est grâce et l'homme action de grâces !* » Il en résulte que le disciple de Jésus est partout chez lui, qu'il soit accepté ou rejeté, qu'il soit libre ou en prison. Souvent, dans vos méditations (vous le disiez même au pape Jean-Paul II et à la curie romaine lorsque vous avez prêché la retraite au Vatican pour le Carême de l'année 1997), vous faites remarquer que le temps de l'Avent, qui, pour un chrétien, marque le début de l'année liturgique, commence par nous projeter à la fin des temps en nous offrant la contemplation apocalyptique du Jugement dernier. Comme si l'Église voulait nous entraîner à lire l'histoire par la fin, à comprendre nos vies et nos rencontres à la lumière de la récapitulation finale de toutes choses en Christ ! Adopter ce regard, c'est apprendre à voir le monde autrement. Comme le patriarche Athénagoras le disait à Paul VI, en une formule que vous aimez à reprendre : « *l'Église se souvient du futur* » ! Matteo Ricci, ce grand jésuite du XVI<sup>e</sup> siècle, et saint François-Xavier, un autre basque amoureux de l'Empire du Milieu, ont guidé vos pas de pionnier en Chine, lors de votre premier voyage en 1980, accompagné de Paul Beauchamp et René Rémond, et vous ont aidé à comprendre que quand on parcourt l'histoire d'un peuple, il faut la lire avec les yeux de celui qui en est le vrai maître, le « Seigneur du ciel » (disait Ricci) et de la terre ! Et il arrive souvent que la folie de la Croix semble vouloir dérouter les stratégies missionnaires

trop bien huilées ! Vous, c'est en entretenant fidèlement des amitiés (nous serions nombreux ici à pouvoir en témoigner), en ne vous déroband pas aux invitations qui vous poussent à parcourir le monde, en gardant conscience que c'est le Christ que vous portez dans le vase d'argile de votre vie, que vous nous apprenez à dessiner le portrait du Christ récapitulateur. Et nous sommes heureux, et même fiers, que, quittant Marseille en avançant comme un âne, vous soyez allé jusqu'au pays des pandas ! Certes, vous partiez avec un avantage, puisqu'Armand David, le naturaliste et missionnaire du XIX<sup>e</sup> siècle qui découvrit le Grand Panda sur les contreforts du Tibet, était lui aussi natif d'Espelette ! Mais avec vous, nous apprenons à ne jamais mesurer à nos jambes la hauteur de la barre à franchir, parce que c'est le Christ qui la fixe et que si nous lui faisons confiance, il la passera toujours avec nous !

Je serai plus bref sur les deux autres traits, mais ils sont importants. D'abord, après l'enracinement du *Christ incarné* et l'ouverture du *Christ récapitulateur*, il me semble qu'il y a un troisième aspect de son visage dont votre vie rayonne tout particulièrement, c'est *le choix du Christ pour les pauvres et les petits*. Le Jésus dont vous nous invitez, à temps et à contre-temps, à devenir les disciples, est l'ami des pauvres. Lorsqu'à Marseille, vous aviez reçu Mère Térésa venue installer en notre ville une communauté (la première en France), elle vous avait laissé un billet, que vous avez précieusement conservé, sur lequel elle avait écrit ces simples mots : « *Je ne vous demande qu'une seule chose : prenez soin de leur croissance dans la sainteté et protégez leur pauvreté* ». En bon disciple du Christ, au milieu des fastes et des réceptions innombrables auxquelles vous avez été invité, vous n'avez pas effacé de votre cœur cette solidarité foncière, première, prioritaire, avec les pauvres. Voilà sans doute ce qui vous a rendu libre face aux puissants, de Saddam Hussein à Fidel Castro et jusqu'à, plus récemment, Vladimir Poutine, n'hésitant pas à leur rappeler la maxime du P. Georges Pire, religieux belge qui fut Prix Nobel de la Paix en 1958 : « *savoir sans agir est une lâcheté ; agir sans savoir est une imprudence* » ! Président pendant de nombreuses années du *Conseil pontifical Cor unum* et du *Conseil Pontifical Justice et Paix*, vous avez côtoyé de près les multiples facettes de la détresse humaine. Je me souviens qu'un jour, rentrant d'Afrique, vous m'aviez dit : « *il y a des choses que ne savent voir que des yeux qui ont pleuré* ». Comme au petit matin de Pâques, les convictions les plus profondes sont parfois les plus silencieuses.

Quant au dernier trait que je voudrais souligner, dernier en énoncé mais pas en profondeur, c'est que, ami des pauvres, récapitulateur de l'histoire, enraciné dans le

peuple juif, le Christ est aussi, et pour toujours, *l'époux aimant de l'Église*. L'Église ! Vous avez passé toute votre vie à l'aimer, sans complaisance mais avec espérance, sans nier ses égarements ni ses tiédeurs, mais en apprenant avec elle à sentir « battre le cœur du monde ». Un évêque, dites-vous souvent, c'est comme un jardinier, un botaniste, qui veille avec passion sur les petites fleurs d'Évangile, surtout sur celles qui ont pris racine dans les coins et les recoins les plus troubles ou les plus arides de nos cités. Et nous n'oublions pas que, lorsque le Pape Jean-Paul II vous avait appelé auprès de lui au printemps 1984, vous nous aviez quittés en orientant notre route ecclésiale vers Pentecôte 86, invitant ainsi l'Église de Marseille à se laisser transfigurer par l'Esprit Saint en ce qu'elle ne devrait jamais cesser d'être : le sacrement du Dieu fait pauvre. L'Église, malgré ses rides et ses cicatrices, malgré les chants du coq qui résonnent à ses oreilles à chacun de ses reniements, sait qu'elle n'a d'autre richesse que la grâce de Dieu, d'autre fidélité que celle, inaltérable, que le Christ lui porte. Vous terminiez l'une de vos méditations de la retraite prêchée au Vatican par ces mots que ce cite : « *Nous sommes tous et nous resterons le peuple de la manne au désert, récoltée chaque matin, pourrie chaque soir. Notre force est de croire que cette précarité, loin d'empêcher notre fidélité, la nourrit en ne nous appuyant que sur le seul Seigneur et sur sa fidélité à toute épreuve.* »

Cher père Etchegaray, le peuple de Marseille est venu nombreux ce soir pour vous saluer et vous dire merci de lui avoir appris, à l'école de la Vierge de la Garde, à découvrir quelques traits saillants du visage du Christ. À la fin de l'homélie de votre première messe chrismale en la cathédrale de Marseille (c'était le Jeudi Saint de 1971), vous aviez évoqué ce petit billet trouvé sur le bureau d'un vicaire de Bayonne, qui pensait en l'écrivant aux jeunes de sa paroisse : « *Si tu ralentis, ils s'arrêtent ; si tu faiblis, ils flanchent ; si tu t'assois, ils se couchent ; si tu doutes, ils désespèrent ; si tu critiques, ils démolissent ; mais si tu marches devant, ils te dépassent ; si tu donnes ta main, ils donneront leur peau ; et si tu pries, alors ils seront des saints* » !

« *Si tu pries, ils seront des saints !* » Gardez-nous longtemps encore en votre prière, père Etchegaray, et acceptez que nous vous disions tout simplement mais du fond du cœur : merci !

Jean-Marc Aveline